

# Aimé Césaire

vivre debout



Flammarion

Un récit de Nicolas Deleau et Anne Douaire-Banny  
illustré par Claire Malary



## André Breton

1896–1966

Pape du surréalisme, il a été un grand admirateur de Césaire (tout autant que de l'intelligence de son épouse « belle comme la flamme du punch<sup>1</sup> »), qu'il a contribué à faire connaître aux États-Unis et en France, après leur rencontre déterminante en Martinique en 1941. Leurs débats esthétiques les ont nourris toute leur vie et ont enrichi le xx<sup>e</sup> siècle littéraire.

## Léon-Gontran Damas

1912–1978

Copain guyanais des années de jeunesse en Martinique, retrouvé à Paris, il est un *alter ego* pour Césaire ; flamboyant, incisif, audacieux, il est l'un des poètes pères du mot et de l'idée de Négritude. À sa mort, Césaire écrit : « Je vois toute une nuit de ragtime et de blues / traversée d'un pêle-mêle de rires / et de sanglots d'enfants abandonnés<sup>2</sup>. »



## Louis Delgrès

1766–1802

« L'espérance agita les panaches fragiles des cannes à sucre<sup>3</sup> », selon Césaire, quand le commandant républicain Delgrès refusa le rétablissement de l'esclavage par Napoléon et prit les armes de la résistance. Il se fit exploser en mai 1802 à Matouba (Guadeloupe) avec trois cents de ceux qui, comme lui, préférèrent mourir libres et debout.

## Alioune Diop

1910–1980

Fondateur en 1947 de la revue *Présence africaine* qui offrit à Césaire une tribune, organisateur du Congrès des artistes et écrivains noirs de 1956 et inventeur avec Senghor du Festival mondial des arts nègres de Dakar en 1966, il est un infatigable promoteur de la pensée des hommes de bonne volonté, hors de tout sectarisme, de Camus à Leiris en passant par Mounier, Anta Diop... « migrant majeur / tu savais voler loin / haut surtout<sup>4</sup> ».



## Frantz Fanon

1925–1961

Ancien élève de Césaire au lycée Schœlcher, Fanon est un anticolonialiste déterminé, un psychiatre de talent explorant l'aliénation et un combattant de la liberté; auteur de textes fondamentaux (*Peau noire, masques blancs*, 1952), il s'engage dans le FLN et meurt en Algérie en 1961. « Tu rayes le regard des bourreaux, guerrier-silex<sup>5</sup>. »

## Wifredo Lam

1902–1982

Accueilli à Paris par Picasso en 1938, le peintre cubain devient un indéfectible ami de Césaire. Les frères caraïbes s'ouvrent grand les portes de la liberté; ensemble, ils sont les « insolites bâtisseurs ». « J'ai reconnu aux combats de justice / le rare rire de tes armes enchantées<sup>6</sup>. »



À Pierre Champion,  
en témoignage de notre commune et profonde reconnaissance.  
N. D. et A. D.

Aux aimés, particulièrement à ma sœur.  
C. M.

Conception graphique : Léa Chevrier  
Fabrication : Corinne Trovarelli  
Relecture : Nathalie Sawmy  
© Flammarion, 2022  
ISBN 978-2-0802-8316-0  
Numéro d'édition : L01EHBN001299.N001  
Dépôt légal : novembre 2022

# Aimé Césaire

**vivre debout**

Un récit de Nicolas Deleau et Anne Douaire-Banny  
illustré par Claire Malary

Flammarion



**N**ègre, esse : le mot vient du latin *Niger, nigra, nigrum*, qui signifie *noir* & dont les Espagnols ont fait *Negro*, d'où nous avons dit *nègre*. Nom propre de peuple. Ils sont noirs, ils passent pour robustes, mais ignorants, lâches, & paresseux, & moins farouches que les peuples de la Barbarie. Se dit aussi de ces esclaves noirs qu'on tire de la côte d'Afrique & qu'on vend dans les isles de l'Amérique pour la culture du pays.

*Dictionnaire de Trévoux, 1740.*

---

**N**ègres et mulâtres ! Viens-tu ici nous insulter avec ces noms odieux, inventés par le mépris des blancs ? Il n'y a ici que des hommes de couleur et des noirs.

Victor Hugo, *Bug-Jargal*, 1826.

**P**rêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous vous trompez... Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre.

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, 1873.

---

**E**t comme le mot soleil est  
un claquement de balles  
et comme le mot nuit un taffetas  
qu'on déchire  
le mot nègre  
dru savez-vous  
du tonnerre d'un été  
que s'arrogent  
des libertés incroyables

Aimé Césaire, « Corps perdu », 1948.



**« Enfances enfances  
conte trop remué**

**L'aube sur sa chaîne  
mord féroce à naître »**

**Aimé Césaire, « Beau sang giclé »**

**À** bord du *Pérou*, 24 septembre 1931. *Le Pérou rejoindra bientôt l'Europe, flanc à flanc.* La phrase, qu'il a formulée pour lui-même en embarquant, soudain se rappelle à lui. Il en sourit, le gamin : depuis dix jours, le *Pérou* n'est plus un pays mais un paquebot. Un gros cargo mixte construit aux chantiers de Penhoët pour la Compagnie générale transatlantique voici plus de vingt ans. À l'époque, il s'appelait le *Fort-de-France*. Aujourd'hui, il fait bien plus qu'assurer une liaison : il fait d'un océan une parenthèse, et du monde une promesse.

Sait-il, le gamin, qu'à bord on rapatria du front de la Grande Guerre les soldats antillais, guyanais, malades et blessés, traumatisés, gueules cassées, et qu'enfin sauvés de l'enfer ils moururent de grippe, de pneumonie, de la rougeole ou de la dysenterie ? Sait-il que le navire, flancs lourds de morts, pondit son lot de petits linceuls blancs et oblongs comme des œufs de mouche tout le long de la traversée ? Que sur ce pont où l'on se promène sous de coquettes ombrelles, de pauvres

bougres nègres moururent de fièvre et d'horreur, claquant des dents jusque sous le soleil en priant de revoir les terres d'enfance, de retrouver l'odeur de la bagasse et de la soupe gombo, eux qui n'avaient pas même la force de se lever ?

Sait-il, enfin, que deux ans seulement avant lui, un autre gamin, de douze ans celui-là, un gars de Guyane accoudé exactement là où il est, gagnait l'Europe pour la manger de son sourire et de son talent, et qu'on le connaîtrait quelques années plus tard sous le nom d'Henri Salvador ?

On a tout lieu d'en douter – comment l'aurait-il su ? – et l'on goûte alors ce que le temps dépose de significations sur de simples hasards, qu'il rend plus lumineux que prophéties.

Nous sommes le 3 octobre. Dix jours de mer déjà. L'Atlantique bleue chante contre la carène. Perdu entre les abysses et le ciel immense, proue têtue pointée au levant, le *Pérou* poursuit l'aube comme si elle devait n'advenir dans toute sa force qu'au-delà d'un horizon qui toujours se dérobe. Faire route vers l'orient, de Fort-de-France au Havre, c'est un vertige, double, et annonciateur d'une vie tout entière : il va remonter la course du soleil, *aller contre* – et dévore déjà, avec l'insolence de la jeunesse, le temps qui sépare aujourd'hui de demain.

La jeunesse ne serait rien sans cette féroce et joyeuse insolence.

Accoudé à la lisse, il sourit, donc, de voir le Pérou – le pays cette fois – en un grand tourbillon : le souffle séculaire de l'Empire inca ; Pizarro, les massacres ; la forêt amazonienne qui monte impénétrable sur les pentes andines et s'y agrippe jusqu'au plus haut qu'elle peut ; le promontoire du Machu Picchu, face au ciel et le touchant presque ; et là-haut cette niche où le lac Titicaca se love, sillonné de frêles balsas, ces barques en boudins de roseaux qui semblent si légères ; puis, redescendant face à l'ouest immense, la puissance tonnante du Pacifique butant bélier contre la côte.



Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères<sup>7</sup>.

Il le *voit*, le Pérou ! Et de son pont émergent les siècles, et des espaces infinis ! – il *se fait voyant*, comme Rimbaud dont il caresse, dans la poche de son veston, un exemplaire exténué d'*Une saison en enfer*.

Lui aussi, il sera un opéra fabuleux.

Il a dix-huit ans.

*Je sais qui tu es, Rimbaud.*

*Je ne suis pas empereur, mais je serai une vieille démangeaison. Je suis nègre. Vraiment nègre. Je serai le Rimbaud nègre, je quitte Fort-de-France comme tu quittas Charleville, et j'incendierai le monde d'un langage inouï. Je suis Aimé Césaire, le Péléen.*

Il a du culot : c'est un gamin vraiment, un négrillon, mais il se sent prêt à bouffer le monde. Ce qu'il laisse derrière lui ? Les croupissements de Fort-de-France, ses mesquineries, ses agenouillements ; la morgue pleine d'onction de ses préjugés ; l'entre-soi compassé, satisfait et minable ; et l'infini rosaire des petites paresse... Il s'émancipe.

Il a besoin d'air, de neuf, et ne doute pas un instant de pouvoir trouver bientôt, dans le tourbillon de la capitale, ce qu'il s'imagine venir y chercher.

À bord, qui s'en douterait ? Qui se douterait de ces centaines de vers qu'il se récite en silence, et qui claquent pour lui seul comme bannière au vent ?

Qui s'en soucie, d'ailleurs ?

On ne fait pas attention à lui : on a autre chose à faire ; on se prépare, chacun pour soi ; et lui n'a l'air de rien. Oh, bien sûr, on ne se demande plus à *qui il appartient* ; on a de la décence, ces temps sont officiellement révolus et l'on sait bien qu'à bord,

personne n'appartient à quiconque; il est très convenablement habillé d'ailleurs – presque endimanché. Toutefois, il est seul, bien jeune pour être seul, et bien noir pour être, tout court.

*Césaire, Aimé David. Né à Basse-Pointe (Martinique), le 26 juin 1913, de M. Fernand Césaire, gérant, et de Mme Éléonore Césaire, née Hermine, couturière.*

Dans quelques jours, on débarque; à la conciergerie du lycée Louis-le-Grand ou à telle logeuse, il faudra bien se présenter.

*Césaire, Aimé...*

Conscient de ce qu'il faudra faire, il se prépare lui aussi. C'est un binoclard chétif, timide à en devenir transparent, moins lourd que ses lunettes – négligeable pour tout dire et un peu emprunté; mais buté comme un soc. En témoignent son regard – deux minuscules étoiles au fond d'yeux de nuit – et sa formidable immobilité alors qu'autour de lui, en couple, en petites grappes familiales et feutrées, soucieux de paraître ou pour tuer le temps, on déambule... C'est un négrillon, oui; mais un petit bloc tenace dans la futilité de ce qui passe, virevolte, et va et vient sans but; un bloc de basalte pur et rêche dans la fluidité des voiles.

*Césaire, Aimé... Basse-Pointe... couturière...*

La contingence de son état civil deviendra une dignité. Rêve-t-il aussi qu'il sera un grand nom? Un Nègre et un grand nom? Tout porte à le croire: il sait pourquoi il est à bord, et il connaît son cap. Il a fait de brillantes études, laissé derrière lui le lycée Schœlcher où il a gagné la confiance enthousiaste de ses maîtres, et obtenu par son seul mérite de faire ses humanités au prestigieux lycée Louis-le-Grand.

Il a surtout, en un recoin secret de son âme, le sourire maternel et charmant de sa maîtresse d'école, dont il ne parla

presque jamais mais dont on sait combien elle le marqua. Elle est miel et lait, et l'enivrant punch des premiers émois. En une bouffée d'amour brûlant il se rappelle sa grande tresse, son odeur de cannelle; et sa peau, douce comme la fleur de frangipanier, qui le frôlait lorsqu'elle se penchait vers lui pour observer son travail. Elle admirait sa sagacité, son application. Il l'aimait et, dans des rêves troubles, rêvait de sa peau – douce, chaude, élastique, odorante.

Souvenirs et espoirs se bousculent, se font face, s'ajointent parfois; et c'est par le regard qu'il revient à l'ici, au maintenant : depuis quelques jours, plein nord, aussi tenace qu'un poisson pilote, un ciel d'ardoise accompagne le vaisseau, jetant çà et là l'argent vif et flou d'une ondée à la surface des flots. Les grains se succèdent et dessinent les abords d'une tempête. C'est venu peu à peu, très lointain d'abord, si lointain même qu'on pouvait douter de l'horizon; puis ça s'est rapproché, jusqu'à devenir un très concret compagnon de route, obsédant, raclant l'eau noire. Il la sent qui approche; et, cabochard, exalté, il se prend à lui parler. *Je t'appelle, tempête : je te nomme et je te désire. Je n'ai pas peur. J'ai grandi aux flancs de la Pelée, et je connais la puissance atlantique. Ma vie s'est faite à leur forge; j'ai bu dès l'enfance le lait de leur colère. Je ne te crains pas, ni toi ni personne. Lève les flots tant que tu voudras, nous sommes faits des mêmes forces! Viens, avec ton grand fracas, tes hurlements aux drisses et la claque du vent!*

D'autres pourraient y voir une conjuration, un défi mêlé de peur; mais ses mots sont un cri d'âme pure : sincère, sans crainte, naïf et brutal. Le reste est entre les mains du capitaine, auquel il ne pense pas, d'ailleurs. Il n'a pas de temps, pas d'espace pour cela : il est tout à lui-même, à la tempête aussi; il n'est pas même à ce qui l'attend et dont il ne sait quasiment rien. Il habite le présent : une tempête. Une autre. Il l'a en lui depuis tant d'années. Il en est même arrivé à aimer cette violence, à la fois prédictible et incontrôlable : quand elle advient au-dehors, c'est comme si tout enfin s'accordait, hors de lui et en lui – comme un grand diapason.

